

Le transfert à la lettre

CHRISTIANE LACÔTE

Peut-on parler aujourd'hui d'un nouvel abord, impatient, de la cure psychanalytique ? C'est une question. Mais est-ce bien nouveau, ce désir d'une cure rapide, *clean*, remboursée ou à moindre coût d'argent ou d'effort ? Non, cela n'est pas vraiment nouveau, cette idée d'une cure au moindre coût transférentiel, où le psychanalyste serait, parmi d'autres, un prestataire de services. Parce qu'il y a cela, en toile de fond, une sorte d'alternative entre une obligation de gratuité humanitaire et une providence d'Etat qui organise un corps de fonctionnaires dont la fonction est de faire entrer quelqu'un dans ses droits, à savoir, un droit à la santé et un droit au bonheur. Ceci, encore une fois, n'est pas nouveau. La seule chose nouvelle, peut-être, c'est, en conséquence, que le bonheur demandé n'est pas aujourd'hui centré sur la rencontre érotique toujours improbable mais, de façon équivalente, sur les biens matériels et sur toutes formes de jouissances achetables. Est-ce que cela modifie la structure subjective et, de là, ce que nous pouvons penser du transfert ? Je ne sais pas encore, et il me semble de bonne méthode de ne pas proclamer trop vite la radicalité des changements observés.

Cependant, ce que je tiens d'un peu solide, c'est l'émergence de certaines formes nouvelles de la demande. Ce qui semble demandé, et avec une certaine forme d'urgence, c'est quelque chose qui, pour le coup, se pose comme assez radical. Ce qui nous est demandé, très vite, dans les entretiens préliminaires, et dès ces entretiens, c'est de pouvoir dire; et carrément, que ce dire montre expressément son fondement d'écriture. Nous savons que Lacan distingue parler et dire, et que la distinction se situe au niveau de ce qui s'écrit, de ce qui pourrait s'inscrire de la parole et qui constitue le dire. On nous demande quelque chose de cet ordre, de façon un peu déviée et peut-être superficielle, mais on part de là. Remarquons que c'est une radicalité que l'on trouve facilement dans la psychanalyse d'enfants, et pour ma part, je trouve ainsi de moins en moins de différences entre psychanalyse d'enfants et psychanalyse d'adultes.

Cela ne veut pas dire que ce fondement du « dire » sur un « ça s'écrit », comme le montre Lacan dans « L'Étourdit » par exemple, soit pris dans sa rigueur dans

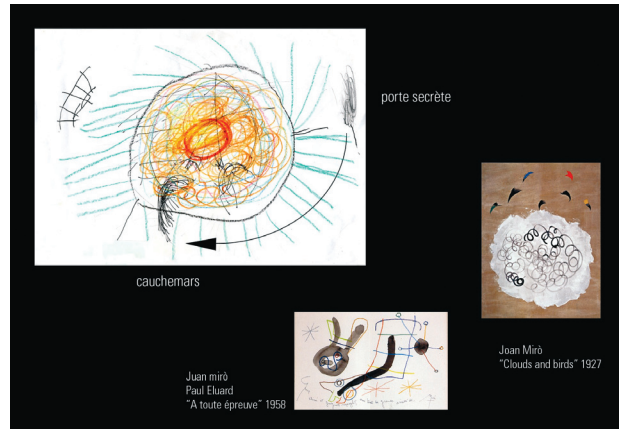
ces premières demandes. C'est plutôt pris, comme on peut le remarquer dès les entretiens préliminaires, selon un aspect imaginaire de l'écrit : une trace sur une surface. Or nous savons que, sur ce point, Lacan nous conduit, à la fin de son œuvre, à aller plus loin que la considération – voire la sidération – de cette surface, et à tenir compte de ce qu'elle est en fait, c'est-à-dire texture, étoffe, tressage. Mais prenons là où nous en sommes, à cette appréhension imaginaire de l'écriture et à cet appétit, souvent infini, boulimique, de nos patients, jeunes adultes, pour ce qui s'inscrit, et vite, avec urgence : demande d'une surface inscrite, qui fonctionne ensuite comme un miroir et où la question de la vérité, finalement, serait seconde. Un miroir, d'ailleurs, à ne jamais lâcher du regard : solutions fragiles, comme nous le voyons ! Mais enfin, voilà comment il me semble entendre cette hâte à ces premiers entretiens : en urgence, cette première demande imaginaire d'inscription.

Mais, dans le fond, d'où leur vient cet appétit, cette appétence, pour l'inscription ? On peut supposer que ce n'est sans doute pas sans rapport avec la radicalité de la question de la lettre. À ceux qui répondraient trop vite que c'est le manque d'une inscription symbolique, par exemple, celle du Nom-du-Père, je dirais que cela n'est ni juste, ni faux, mais un peu facile, comme toute réponse à des questions qui sont devenues des questions d'écoles. Derechef, d'où leur vient, à ces jeunes patients, cette appétence pour l'inscription ? Car il faut bien, pour cela, qu'ils aient une idée de ce qui pourrait s'inscrire et des enjeux d'une inscription ! À cet égard, ils n'ont pas, et nous non plus, pour penser cela, le secours de la réminiscence platonicienne, fort utile, avec cette stabilité d'une idée préexistante qu'il faudrait retrouver. Sauf qu'on peut remarquer que ce qu'ils nous demandent, ce qu'ils voudraient inscrire et continuer à inscrire de façon plus forte, c'est toujours du « même » et cela, sans vouloir passer par l'Autre. Ce qu'ils nous demandent, c'est donc de pouvoir inscrire, certes, mais inscrire du « même », sans vouloir ou pouvoir passer par l'Autre.

Je reprendrai quelques fragments de la cure d'un enfant de trois ans exposés au cours des Journées des 19 et 20 juin 2004 : « Œdipe après Lacan ». On peut les lire dans le *Bulletin freudien* consacré à ces Journées. Il est intéressant de reprendre cette recherche pour approfondir ce que le transfert inscrit dans son transport et pour trouver quels sont les enjeux des inscriptions qu'on nous demande aujourd'hui, si vite, à la sauvagerie certes, mais dans l'angoisse vraie de ne plus pouvoir subjectiver un désir englué par la globalisation des jouissances. J'y avais montré un tel effet de transport, et de plus en plus, en m'appuyant sur des éléments cliniques d'autres analyses d'enfants, je vois dans ce transport la constitution en œuvre de l'inscription de la lettre. L'hypothèse de travail se formulerait donc ainsi aujourd'hui : nous sommes, comme analystes, les lieux de transport pour la constitution de la lettre et, ceci, dès l'abord. Car ce passage, ce transport, on peut peut-être supposer qu'il est constituant de la lettre. Il n'est pas si sûr en effet que nous puissions être seulement les porteurs d'une lettre déjà-là, comme telle.

J'ai ôté, dans le dessin de cet enfant de trois ans, les éléments qui me semblaient trop personnels, par discrétion et aussi pour en garder la radicalité structurale que j'ai pu rapprocher d'autres dessins d'enfants de cet âge dont j'ai pu entendre

parler en contrôle. À Bruxelles, Perle Israël, à propos de l'aspect topologique du transport, m'a encouragée à continuer de déchiffrer ces dessins d'enfants en ce sens. Nous le voyons, ce déchiffrement ne suit en rien l'habitude qui accentue trop souvent, à mon gré, un rapport péremptoire entre figuration et nomination dans ces dessins, et qui encombre le jeu des signifiants et ce que nous pourrions en apprendre dans son lien avec le processus d'inscription subjective.



Au début, ce petit garçon me dit un certain nombre de banalités, de celles qu'on dit poliment pour se donner le temps de savoir à qui on a affaire, et puis, à la fin de la première séance, il y a comme une sorte de supplication, mais qui se dit selon une proposition affirmative. Après m'avoir parlé de ses sœurs, enfin, de toutes sortes d'ennuis dans sa vie de petit garçon, il me dit : « Il y a une porte secrète. » Il me dit cela au moment où il passe la porte et quitte mon bureau. Ce que j'entends comme un engagement, sinon du transfert, du moins, de la confiance. La séance d'après, il me rapporte un dessin, qui est celui que j'ai schématisé, et que je n'ai pu comprendre que parce que je sortais, la même année, de cette magnifique exposition, en Suisse, à la Fondation Bayeler, qui unit Miró et Calder, en particulier les *Constellations* de Miró et les mobiles de Calder. Ce dessin, c'est un grand soleil bouillonnant de couleurs, un réseau, fait comme un nuage, avec quelques rayons, une échelle et une série de traits à côté.

À la deuxième séance, je lui demande où est la porte secrète. Et il me dit que c'est ici : l'ensemble de traits. À la fin de cette deuxième séance, la série de traits est déplacée, elle se met à traverser le soleil, le soleil de la jouissance, quelque chose comme ce que Lacan dit dans le séminaire « Le Moment de conclure », c'est-à-dire cette imagination du réseau, par lequel se présente le réel. Il trace une série de traits, et il la déplace et c'est à ce moment qu'il me dit qu'il y a des cauchemars et qu'il veut bien me les raconter. Une même facture, une série de traits, absolument pas figuratifs, identifie la similitude entre la porte secrète et les cauchemars qui manifestent la possibilité d'entrer un peu dans ce qu'il y aurait d'inconscient. Cette porte secrète, on le voit, n'a rien de figuratif, tout au plus laisserait-elle ima-

giner les traces de différents passages ! Mais, rigoureusement parlant, c'est sans doute le déplacement de la première série de traits vers un autre lieu qui constitue la porte, l'ouverture. Ce déplacement des traits, ce transport, a été possible lorsque fut réfuté, au cours de la séance, et par l'enfant lui-même, l'imaginaire de la porte, à savoir qu'il y aurait quelque chose derrière, de caché et lorsque fut donc réfuté du même pas avec lui, grâce à lui, le fantasme d'un dévoilement et l'aspect duel induit par un tel dévoilement de quelque vérité que ce soit.

Du coup, nous pouvons comprendre qu'une inscription ne soit possible que par le déplacement même, par le transport de ces traits ailleurs, de la même façon qu'un transport topologique donne un autre sens au transporté ; transport et transformation se montrent là coextensifs de toute inscription. À côté, on peut remarquer un motif d'échelle, mais elle n'est pas nommée comme telle, elle le sera plus tard et prendra part aux anecdotes de la vie familiale. Mais au départ, et c'est ce qui me semble important, ce motif ne sert qu'au parcours de comptages et à la saisie de la correspondance bi-univoque à partir de quoi chaque point renvoie à l'autre sur les parallèles. Comme si la nomination d'une figure était bien postérieure à ces orientations radicales en train de se faire. Moments fugitifs à saisir avant la morsure des narrations postérieures qui viendront s'y accrocher et les recouvrir.

Or, même si le dessin renvoie à l'espace, il renvoie aussi à ce que la parole enregistre de la transformation. Il renvoie aussi à l'énonciation de quelque chose qui ek-siste au tout, c'est-à-dire que ce « il y a une porte secrète » est en dehors de ce grand tout, de ce réseau, de ce soleil, qui envahit tout car il n'y a pas de personnage à côté, il n'y a pas d'arbres, il n'y a pas de maison : il n'y a que ces éléments abstraits, finalement. Et n'invoquons pas sur ce point quelque maladresse enfantine ! Car nous entrons, avec ces enfants, dans un calcul en train de se constituer. Que pouvons-nous en conclure ? Cette porte secrète était sans doute tout simplement quelque chose qui ek-sistait au tout, car ces traits étaient situés dès l'abord à côté, expressément ailleurs que dans la jouissance solaire. Énonciation qui est aussi, de la part de l'enfant, une hypothèse – pour reprendre l'enseignement de Jean Bergès –, une hypothèse, à savoir : « il y a quelque chose d'autre ». Et de la façon la plus radicale, la plus brute et la plus pure comme souvent dans les analyses d'enfants. Nous avons à soutenir cela, finalement, cette fiction, ce conte, issu aussi des légendes. Ce soleil est là, immense, et puis, « il y a » ce quelque chose d'autre : une porte, une issue, que sais-je ? Mais ce qui compte, c'est qu'il y a quelque chose d'autre. Ce qui est demandé, la demande, là, ce qui est demandé à l'analyste au seuil du départ, c'est peut-être d'y tenir suffisamment de temps, le temps de prendre en compte le faux, pour que du vrai advienne. D'ailleurs, ça le fait bien rire, ce petit, cette porte secrète ! Cela ne veut pas dire qu'il ne nous supplie pas d'y croire, le temps pour nous et pour lui de saisir un peu ce qui aura été demandé. Pour l'heure, il nous supplie de tenir l'espacement de fiction de cette demande pour que le transfert, le transport d'inscription se fasse et que le littéral advienne dans son rapport au signifiant. Pour que la lettre sorte, se constitue par ce transport, il faut que l'analyste prenne en compte la temporalité, le temps comme cette distance entre le tout et ce qui lui ek-siste, ce qui implique qu'il

s'éloigne de la proposition pour jouer avec la combinatoire des fonctions propositionnelles. Au cours d'une réunion, Charles Melman demandait ce que voudrait dire une clinique située ainsi du côté du « pas-tout », un abord par lequel se pose particulièrement la question de l'ek-sistence. Certains moments d'analyse de petits enfants en montrent parfois l'épure en mouvement.

À la suite de la lecture du séminaire « Le Moment de conclure » et du séminaire « Les Non-Dupes errent », où Lacan dit que la position de l'analyste consiste à imaginer le réel du symbolique (en cela semblable à la position des mathématiques, I R S), je voudrais reprendre la question de la suggestion, que nous avons abordée déjà à Nice, il y a un an et demi. Lacan disait, et cela a peut-être été abordé au cours de ces journées sur le transfert, que nous ne faisons peut-être que de la suggestion. Mais il la pose de façon tout à fait différente qu'au début de la psychanalyse freudienne, parce qu'il dit très clairement que ce n'est pas « moi » qui suggère, que ce n'est pas un moi qui suggère. Ce que Lacan dit, à la fin de sa vie, n'est pas l'abandon résigné d'une rigueur. Il propose et découvre au contraire une autre situation de la suggestion. Après le séminaire *Encore*, où se lit la dimension du pas-toute et la dimension de l'ek-sistence, qui se fait et qui se constitue à la fois, par la combinatoire des formules de la sexualité, Lacan reprend cette question par l'opposition, dans le nœud borroméen, entre la consistance, l'ek-sistence et le trou. C'est-à-dire que la suggestion, à partir de la fin de l'œuvre de Lacan, est située autrement que par rapport à une signification. Dans la clinique contemporaine, dans ce que nous pouvons plus facilement nommer désarroi que souffrance, ce repérage important me semble particulièrement opératoire. « *C'est le langage ...* dit-il dans « Le Moment de conclure », *c'est le langage qui nous suggère toutes sortes de choses et qu'il y aurait un inconscient façonné comme un savoir.* » Il va même jusqu'à dire que c'est le symbolique qui suggère à l'imaginaire quelque chose qui va permettre d'imaginer le réel du symbolique. Ce n'est pas du tout un cercle, c'est le pas que je vais faire par rapport à ce que j'ai dit à Bruxelles cet été. Le symbolique suggère, ce n'est pas moi qui suggère, c'est le symbolique qui suggère à l'imaginaire quelque chose qui va permettre d'imaginer le réel du symbolique.

Ma position devrait trouver son exactitude là où le délégué prétendument assumé du symbolique, à savoir, le phallus, devient autre chose, c'est-à-dire une fonction dans la combinatoire des fonctions propositionnelles, c'est-à-dire un endroit où il n'est pas le fin mot pour toute signification. « *Il s'agit*, disait Lacan dans « Le Moment de conclure », *d'être un convenable rhéteur. Il n'impose, le psychanalyste ou le convenable rhéteur, d'aucune façon, ce qui aurait consistance et c'est même pour cela que j'ai désigné de l'ek ce qui ne se supporte que de l'ek-sister.* » C'est-à-dire qu'il place d'emblée, à la fin de son œuvre, la position de l'analyste par rapport à un dire de l'ek-sistence. La difficulté, ce pourquoi nous renâclons à cette clinique qui partirait du pas-toute et de ce qui se dirait de l'ek-sistence, la difficulté, c'est que dès qu'intervient l'ek-sistence, et Lacan le dit très bien dans le séminaire *Encore*, c'est qu'à ce point se déclenche la haine. Nous le savons bien, l'agressivité s'accroche toujours plus ou moins à un repère phallique, mais la haine, non. Elle est l'un des modes, déjanté, dirions-nous aujourd'hui, du pulsionnel

errant, qui ne s'inscrit pas ou pas encore. C'est en cela que l'analyse d'enfants peut nous faire peur ainsi que les analyses de jeunes adultes qui sont si semblables aux analyses d'enfants. Ce n'est pas qu'ils disent la vérité, ces chérubins, ou des vérités qui seraient dérangeantes, comme on le dit trop souvent, mais c'est qu'ils commencent la cure analytique au point où l'on avait l'impression, auparavant, que les adultes la terminaient, c'est-à-dire à ce point de haine où le langage se saisit dans le risque de ne pouvoir s'inscrire, où se saisit le hiatus entre parler et dire. Obstacle redoutable à une écoute depuis le « pas-toute », qui serait fondée justement sur l'ek-sistence.

Que vient donc opérer alors « le poids » de l'analyste dont parle Lacan, dans « Le Moment de conclure » ? Qu'est-ce donc que sa pesée supporte ? Non pas sa propre suggestion, mais la suggestion du symbolique. Il s'agit d'écouter et de parler selon une autre position du langage, soutenir le bavardage, le blabla, prendre en compte la possibilité de suggestion du symbolique lui-même, jusqu'à pouvoir faire imaginer quelque chose du réel du symbolique, c'est-à-dire la lettre et qui transformerait, transporterait le parler en dire. Dans le cas rapporté, à l'égard de cet enfant, la « pesée », c'est la simple prise en considération de la nécessité de cette fiction d'une porte secrète. Quand il en parle, c'est pour rire, mais cela ek-siste à la jouissance solaire, « cela » suggère quelque chose d'autre, et « cela » n'est ni moi, ni lui. Cela suggère, c'est sur le flux du langage qui suggère et nous rendons ce langage à sa puissance de suggestion, qui va faire imaginer, par la répétition qui déplace le trait, l'inscription de quelques lettres.

J'ai fait un lapsus, en écrivant ce texte, et c'est l'un des modes de suggestion du symbolique, entre relire et relire. Quand l'enfant reliera (en fait, c'est relire, mais cela peut être relecture) dans un autre dessin ultérieur le soleil et une lampe, qui va être réparée par une échelle, c'est-à-dire quand on va revenir, un petit peu, sur le plancher, je lui demande alors à quoi sert de relire le soleil à une lampe. Il me répond, -parce qu'il est très intelligent et très drôle : « C'est pour faire joli ». « Eh bien oui, ce qui fait joli est important », ai-je répondu un peu platement, simplement pour peser, pour laisser du temps où cela puisse passer par l'Autre et revenir. Car cela permet une autre modalité du symbolique, si cela passe expressément par l'Autre, c'est-à-dire qu'avec ce qui fait joli, il fait un lien sans contenu de signification, il demande un temps de suspens. C'est cela aussi, ce qui fait joli et qui est de façon comique, nécessaire : un lien abstrait. En fait, il nous faut nous arranger pour laisser ce symbolique en attente pour le laisser nous permettre d'imaginer ce tissu du réel de la lettre future de ce symbolique qui, enfin inscrit, va faire passer le parler au dire.

Je dis : « nous arranger pour ». De quel bricolage s'agit-il ? De nous taire, sans doute. Mais aussi de parler nous-mêmes comme dans l'attente d'un dire, dans l'attente de l'inscription de la lettre, mais sans impatience. L'attente d'un dire possible, ce qui est une modalité selon laquelle on peut, sur chaque mot ou phrase, « manquer Autrement ». C'est une formule magnifique de Lacan dans « Le Moment de conclure ». Nous taire ou parler, à la limite peu importe, chacun à son style d'intervention, mais ce qui est essentiel, c'est que dans la parole, nous

arrivions à faire entendre le « manquer Autrement ». Alors là, une autre difficulté surgit. La difficulté, ici, n'est pas d'affronter la haine, mais, dans la mesure où il s'agit d'un manque à effectuer, à inscrire, dans la mesure où il s'agit d'un manque non cernable, il est difficile de ne pas dériver vers une métaphysique du deuil ou une complaisance au deuil. C'est une facilité, en effet, dirais-je avec irrespect, de jouer, avec quelques traits de Blanchot, à l'entretien infini avec l'absence ou à l'exaltation installée de ce qui manque. Mais quand Lacan nous indique que, finalement, ce qu'il s'agit de faire, c'est de « manquer Autrement », je l'entends ainsi : c'est peut-être seulement dégager une place suffisante pour ce qu'il y a d'Autre. Pour cela, chaque analyste a son style. Nous voyons que la dimension Autre est constituée par la répétition dans le dessin du passage par : « il y a quelque chose d'Autre ». Pour l'enfant, c'est une porte secrète, par où les mots passent et prennent par ce jeu leur dimension Autre. C'est une fiction portée par les mots, portée par le langage et par où repassent les mots, ce qui, par les cauchemars racontés, les récits, permet de les inscrire, selon ce qu'il y a d'Autre, qui est la dimension la plus forte et rigoureuse de l'inconscient.

« Manquer Autrement », dégager une place suffisante pour ce qu'il y a d'Autre. Pour cela, chaque analyste a son style. Dans un contrôle, par exemple, il a suffi que l'analyste ait pu noter que dans le conte de *La Belle au bois dormant*, référence possible pour le prénom d'un enfant, la pente naturelle était de faire tout buter sur le regard et le spectacle de la fin du conte, à savoir, « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants », il a suffi que l'on puisse dire à l'analyste : « Mais à ce conte, précisément, il y a une suite ! Souvent oubliée ! Charles Perrault a écrit une suite vraiment pleine d'horreurs. » Horreurs, par rapport auxquelles un enfant pouvait alors prendre position, pour tout d'un coup, se mettre à compter et à s'inscrire. Il suffisait de faire entendre qu'il y avait une suite, c'est un des modes, par exemple, de faire entendre qu'on peut manquer Autrement, qu'il ne s'agit pas de solliciter l'imaginaire de l'infini, mais l'altérité interne au comptage, aux nombres qui se constituent, pour que tout d'un coup, un enfant se soit mis à compter. Voilà ce que je peux dire aujourd'hui.

Discussion

Norbert Bon : Merci Christiane pour ce compte, comptage, ce qui pose des questions peut-être en rapport à la lettre et au nombre, aussi, je ne sais pas si Josiane veut tout de suite dire quelque chose.

Josiane Quilichini : Oui, je voudrais remercier Christine Lacôte de nous indiquer que nous ne pouvons pas être dans le moindre coût transférentiel et que le désir de l'analyste, il lui faut aussi du temps pour se déployer. Et Christiane, justement, depuis des années, nous apporte ce travail sur la lettre et je voulais déjà la remercier pour cela, parce que c'est une question fort difficile, et pour ce qu'elle nous a apporté de nouveau aujourd'hui. Mais qui en même temps,

pouvait s'entendre dans le début des Journées quand Norbert, justement, nous rappelait que les signifiants du transfert qu'apportait Freud tournaient autour de tout ce qui est de l'ordre de l'imprimerie, les éditions, les nouvelles éditions, les copies. Et, là, ce qui m'a semblé important dans ton nouage de la lettre par rapport au transfert, c'était que le transfert était dans cette possibilité du transport et de la transformation. Et là où l'analyste était engagé, en même temps que l'analysant, dans la constitution de la lettre. Il n'y allait pas que de l'analysant, même si l'enfant, comme tu nous le dis, tout de suite, il y est dans cette question de l'inscription. Je voulais également dire que la question de la suggestion est nouvelle, telle que tu nous l'apportes, puisqu'elle ne serait plus dans le registre de l'imaginaire, mais de l'ordre de la commande même du symbolique qui viendrait suggérer ce travail d'imaginer le réel du symbolique. Mais je souhaiterais que tu développes un peu plus à propos de cette position pas-toute que l'analyste aurait à tenir et qui permettrait que ça manque autrement. Un autrement qui laisserait la place à quelque chose d'autre, de radicalement Autre qui me semble intéressant. Dans cette cure avec ce petit garçon, dont tu nous dis qu'à la première séance il t'a fait confiance, est-ce que ce ne serait pas déjà cet Autre en temps que *Heim* ?, le lieu où il pourrait venir habiter avec ses signifiants avant que ça ne devienne ces traits que tu vas dégager ? Est-ce qu'il n'y aurait pas ce passage, là, qui ferait qu'après, si l'analyste tient cette place, il pourrait y avoir de l'autrement, la possibilité d'accueillir cet Autre et, aussi, avec cette place de la haine ?

Christiane Lacôte : Il y a beaucoup de choses que j'ai essayé de mettre ensemble et des points qui ne sont pas non plus totalement élucidés pour moi, mais je pars d'une chose à quoi nous ont habitués Lacan et Jean Bergès : c'est-à-dire que l'Autre n'est pas une dimension toute faite. C'est déjà un point important, et d'autant plus important que tout le processus métaphorique de l'inconscient est fondé là-dessus, puisque le rapport entre les signifiants dans une métaphore n'est pas calculable. Il n'y a pas une commune mesure, il n'y a pas du semblable, ce qui fait la métaphore, c'est une création à partir de choses Autres et, vous savez, ce transport, ce transfert, c'est vraiment quelque chose qui est de l'ordre de la métaphore qu'il s'agit de constituer avec le jeune analysant. Alors la difficulté, ce qui a l'air de faire cercle, c'est que nous partons toujours du signifiant, c'est-à-dire du symbolique, du langage, mais ce qui est passionnant dans l'analyse d'enfant et ce qui, après tout, devrait être retrouvé dans toute analyse d'adulte, c'est la dimension de fiction qui est dans les premières propositions, même les plus graves et les plus plaintives des entretiens préliminaires. Parce que quand le petit garçon, et je le disais à Bruxelles, me dit : « Il y a une porte secrète », c'est sans aucun dessin, il me fait confiance et aussi il se moque de moi : « Est-ce que tu crois que je vais pouvoir ouvrir ma porte », et puis : « De toute façon, derrière la porte, si tu crois qu'il y a des bonbons et des friandises, tu te trompes. C'est quand même un peu simpliste et ne te laisse pas induire par les schémas imaginaires ... mais prends quand même cette fiction. » Et le moment décisif, c'est quand, à la deuxième séance, sur le dessin, je lui demande où est la porte secrète. Elle n'est pas du tout

figurée comme une porte mais comme une succession de traits qu'après, il va transporter, par une autre série de traits semblables en disant : « Voilà, ce sont des cauchemars. » Et là, on est dans quelque chose où le dire a sa dimension de petite inscription, de début d'inscription, c'est la seule chose que je dis. Mais il a fallu qu'il ait montré qu'il n'y avait pas que tout, c'est tout simple ce que je vous dis. Simplement, je me suis posé la question : qu'est-ce qu'il faut d'invention ? Parce qu'en fait, la dimension de l'Autre, quand Lacan nous dit : « Il faut manquer autrement », qu'est-ce qu'il faut d'invention pour imaginer l'Autre ? Et je me sers beaucoup du texte de la fin du séminaire « Les Non-Dupes errent » de Lacan. Quand Lacan dit : « Finalement, on n'a que le sème », il joue avec amour et sémantique, « on n'a que le s'aime », on n'a que ça, ce fait du langage. Et il y a le mot autre, alors on fait confiance au mot autre, on le lance comme ça et puis, il se trouve que, de le lancer comme ça, un certain temps, sans le faire rechuter dans le semblable ou le même, on arrive à une inscription, et c'est ça qui finalement constitue la dimension de l'altérité. Voilà tout ce que je vous dis.

X : Christiane, merci pour ton exposé qui m'interroge beaucoup, ici, j'aime beaucoup la façon dont tu reprends l'expression de Lacan qui vient d'être dite, tout de suite, c'est-à-dire une suggestion du symbolique qui viendrait demander à l'imaginaire d'imaginer ou d'imaginer le réel du symbolique lui-même. La question est la suivante, il y en a deux : cette suggestion, si j'ai bien compris ton exposé, elle apparaît à quel moment de la cure ? J'ai cru comprendre vers la fin ?, et, deuxième question : ce serait de quelle nature cette suggestion ? Est-ce qu'elle serait du côté de l'ordre du *fusus galactos*, d'un impératif ?

Christiane Lacôte : Cette phrase, c'est une phrase de Lacan où on part du symbolique qui suggère à l'imaginaire et on retrouve le symbolique de la lettre. Mais on ne part pas de la même appréhension du symbolique, on part toujours de ce bain de langage dans lequel nous sommes nés, éduqués, etc., et où le langage nous a suggéré des choses qui nous permettent d'imaginer et d'arriver à fonder quelque chose d'autre que parler, mais pouvoir dire. Voilà ce que je voulais dire. Alors, il s'agit d'interrompre finalement chez nos patients, même les plus jeunes, cette façon qu'a le langage de nous conduire, j'allais dire n'importe où, et de le tenir assez longtemps dans la fiction en se disant : « Il doit bien y avoir quelque chose » et de voir dans ce qui est suggéré par le langage, un imaginaire qui va permettre d'écrire le réel du symbolique. C'est-à-dire que c'est un moment où Lacan prend tout à fait au sérieux, prend tout à fait en compte l'imaginaire qui permet, par une espèce de sériation, de toucher à quelque chose du comptage symbolique. Voilà ce que je pourrais dire ... mais, nous laissons du temps à la fiction, par exemple.

Y : Vous avez dit au début de votre exposé que vous n'aviez pu lire le dessin de cet enfant qu'après être allée à une exposition de Miró et des mobiles de Calder, vous pourriez en dire un peu plus ?

Christiane Lacôte : D'abord, si elle continue, allez la voir ! Ce n'est pas la première fois qu'on a associé les mobiles de Calder et Miró, c'est-à-dire ces éléments qui bougent, qui sont en réseaux et qui sont mis à côté des tableaux, c'est un exercice de combinatoire abstrait. Les tableaux de Miró sont à voir comme des éléments de transformation qui se répètent, qui se transportent et c'est aussi un effort que je fais depuis longtemps de lire les dessins d'enfant autrement que dans la figuration mais comme de véritables éléments de transport topologique.

Norbert Bon : Oui, par rapport à une lecture figurée, soleil égale le père par exemple, on entend souvent ça, tandis que là, tu le tires du côté de la jouissance ...

Christiane Lacôte : Oui, d'ailleurs c'est fait comme ça, exactement comme les nuages de Miró, c'est-à-dire quelque chose qui est en expansion, qui suggère l'imagination d'un réseau, d'un tissu et ici je m'appuie sur les termes mêmes du séminaire de Lacan « Le Moment de conclure » où il dit : « *Le réel, il ne peut que s'imaginer et de cette imagination, quelquefois, finalement, quelque chose s'écrit qui est la lettre* », voilà ...

Et le deuxième trait, vous voyez ça, ça c'est : ek-siste et là, c'est l'entame de ce tout. En effet, habituellement, on dit des conneries quand on dit que le soleil, c'est le père ! De toute façon, c'est de moins en moins juste ...

Norbert Bon : Mais ça fait difficulté à beaucoup, cette question de lettre sur laquelle tu travailles depuis un certain temps ...

Christiane Lacôte : Ça se constitue et la difficulté à saisir ce que c'est que la lettre, c'est que finalement, elle n'est constituée comme lettre que quand elle est lue alors ça donne l'impression qu'il y a quelque chose d'écrit avant, alors que ça s'invente, c'est dans le mouvement d'invention de l'inconscient dont parle Lacan, dans la dernière partie de son oeuvre

Marc Morali : Je voudrais juste te faire une remarque par rapport à cette question de la lettre, à propos de ce que tu as dit de Miró. Dans l'exposition qui a lieu à Paris, il y a un tableau tout à fait saisissant et qui a fait pour moi enseignement, parce qu'on a l'impression que Miró prend la question à l'envers de la manière dont on la pose souvent, nous, c'est-à-dire : comment ça passe de l'espace figuratif à l'art abstrait ? On situe souvent, dans une exposition, un peintre dans le mouvement même de la peinture du xx^e siècle. Alors que ce qui est très intéressant dans cette exposition me fait penser à ce que tu nous montres en reprenant ce tableau, en refaisant le dessin d'enfant, presque un peu comme ce tableau de Miró, c'est-à-dire où tu opposes littéralement quelque chose qui serait assez facilement figuratif mais dont tu dis qu'il faut se méfier d'y voir un soleil, moi je l'entends comme ça, il faut se méfier de l'image.

Christiane Lacôte : Ecoute Marc, ça aussi ce serait passionnant, mais ce qui est important, pour le dessin de l'enfant comme pour certains tableaux de Miró qui sont très élaborés, c'est de ne pas en faire une signalétique, ne pas se dire : « Bon, il y a des notes de musique et puis il y a des étoiles, etc. », alors que ce sont des points de l'espace, des points d'inscription qui se conjuguent les uns aux autres pour inscrire quelque chose, certes sur une surface, mais ça nous introduit, quand on le voit, à une idée de transformation.

Marc Morali : Justement, il y a un tableau que j'ai vraiment trouvé extraordinaire, c'est juste avant qu'il se mette à dessiner, ces traits, ces transformations, – transformations d'ailleurs dans lesquelles apparaissent des lettres, tout d'un coup, il écrit des lettres – mais c'est un tableau qui apparaît un peu avant : il peint un portrait, portrait tout à fait banal, mais il peint ce portrait sur une estampe des peintres lettrés japonais, c'est-à-dire qu'il fait un collage où il met les fameuses estampes dont parle Lacan lorsqu'il va introduire, après son voyage au Japon, la question de la lettre. C'est quelque chose que j'ai trouvé vraiment extraordinaire parce que, sur ce tableau de Miró, il y a quelque chose qui pour lui annonce la fin d'une certaine idée de la représentation et, en même temps, qu'il met en parallèle directement avec ce dont il nous parle dans « Lituraterre », à savoir la peinture des lettrés japonais qui fonctionne comme un discours et en même temps comme un franchissement.

Christiane Lacôte : Oui, Lacan connaissait bien Miró. D'autre part, Miró avait lu des traités de peinture chinoise – je vous recommande par exemple le traité de Shitao qui s'appelle *L'Unique Trait de pinceau* –, et Lacan était très sensible à cela. Mais je ne voulais pas qu'on se fixe non plus sur le trait inscrit sur la surface, je voulais aujourd'hui insister sur le fait que c'est le transport qui constitue la lettre. François Cheng a repris ça, mais la bonne édition du traité de Shitao est un livre qui a été édité en Belgique par quelqu'un qui s'appelle Ryckmans, – c'est pris dans une autre idéologie, c'est certain, mais c'est intéressant.